



Georges Borocowitch

G. Borocowitch (« L'Hermitte ») appartient successivement au réseau BOA région P3 en lien avec des résistants de la Nièvre puis au mouvement de résistance Vengeance dans la région de Sancerre. Georges Borocowitch est arrêté le 13 avril 1944 par la Gestapo. Il a 39 ans. Déporté le 15 juillet 1944 au camp de concentration de **Neuengamme** (Kommando de Bremen-Farge) puis celui de **Sandbostel**, il est libéré le 29 avril 1945. Matricule 37399. Evacué du camp le 26 mai, il pèse alors 38 kg ; son état de santé ne lui permet d'être rapatrié par avion que le 9 juin. Il est hospitalisé plusieurs semaines à l'hôtel Lutétia à Paris avant de pouvoir retourner à Sancerre le 22 juin 1945.

[Le transport]

[Compiègne] Nos valises et bagages sont entassés dans des camions. On doit nous les rendre plus tard... En ce samedi 15 juillet, à 3 heures de l'après-midi, la grande cour ensoleillée du camp est un véritable champ de foire. Ne sommes-nous pas du bétail ? Soldats et chiens sont là. Toujours la même gueule... Les uns montrent leurs armes, les autres leurs crocs. Colonne par un, on passe toucher une boule de pain et un mauvais saucisson. C'est aussi la fouille ...

Nous voici en colonne par 5. Nous sommes encadrés par des SS et des schupos. [...]

Le grand départ est donné. Nous traversons Compiègne à pied. La population visiblement émue nous regarde défiler. Nous arrivons à la gare. On nous embarque dans des wagons à bestiaux : 8 chevaux, 40 hommes. Nous sommes 60 et d'autres 65 par wagon plombé. Le train va transporter environ 1200 têtes de bétail. Nous sommes enfermés et on nous laisse deux maigres ouvertures garnies de barbelés. Le train démarre... Nous avons été prévenus de ne pas tenter une évasion. S'il s'en présente une seule, tout le wagon sera fusillé. Les jugements sont rapides chez les nazis... La nuit survient, le train roule à une vitesse réduite. On entend tout à coup le crépitement de mitraillettes. Le train stoppe aussitôt. Et c'est la chasse à l'homme ! Après un bon moment d'arrêt, nous apprenons qu'il s'agit d'une évasion. 16 camarades ont pu s'échapper. Le 16^e en sautant s'est pris les pieds dans les fils des signaux et a donné l'alarme. Les fuyards ne seront pas rattrapés. Des représailles sont annoncées et le train poursuit sa marche. Au petit jour du dimanche 16 juillet, le train s'arrête dans une gare. Les SS ouvrent la porte du wagon où les 16 camarades se sont évadés (ils étaient 65 auparavant). 8 au hasard sont priés de descendre par les SS qui les font coucher sur la voie et les ...fusillent. Ils ont tenu parole ! Les cadavres sont ensuite rechargés dans le wagon, qui comprend maintenant 41 vivants et 8 morts. Profitant de l'arrêt, les Allemands font une inspection. Un gardien remarque un tout petit trou dans la porte d'un wagon. Il l'ouvre, demande qui possède un couteau et qui a fait le trou. Personne ne répond. Le boche se met en colère, menace. Un jeune camarade, d'une vingtaine d'années, venant de la prison de Montluc à Lyon, sort enfin des rangs et se présente : C'est moi. Le boche est furieux. Il fait évacuer la moitié du wagon et tous les hommes s'entassent du même côté. Le jeune homme doit s'appuyer contre la paroi du wagon, les bras sur le visage. Il tourne le dos au boche qui se tient près de lui. Le train repart. Au premier tunnel, une rafale de mitraillette se fait entendre. Le jeune camarade vient d'être lâchement assassiné. Tombé à terre, il râlera pendant trois quarts d'heure avant que le boche lui donne le coup de grâce dans ... la nuque.

Le train s'arrête encore. Une chose horrible va se dérouler. Les 41 survivants du wagon-charnier sont amenés avec les 64 camarades du jeune fusillé. Lui est transporté avec les 8 morts. Les 105 occupants du wagon, qui a contenu de la chaux, du ciment et n'a pas été balayé, reçoivent l'ordre de se déshabiller. Les voici empilés et nus. Notre voyage durera 4 jours. Tous, nous voyagerons sans boire, ni manger, sans pouvoir s'asseoir et encore moins se coucher. Et nous sommes au mois de juillet, sous une chaleur torride...

Les 105 camarades sont altérés à l'extrême. Ils s'urinent les uns les autres dans la bouche.

Au cours de la 2^e nuit de notre voyage, en arrivant à Metz, nos gardiens remettent leurs bestiaux entre les mains de leurs collègues, venus d'Allemagne pour prendre livraison... Ce sont de véritables brutes. Ils montent dans

les wagons pour nous dénombrer. Ils nous entassent tous d'un même côté du wagon, à coups de pied et à coups de poing. Puis ils nous prennent au collet et nous jettent les uns sur les autres en comptant : ein zwei, drei, vier... Telles des bêtes.

« L'inventaire » terminé, le train repart pour une direction inconnue.

[L'arrivée au camp]

Le matin du 4^e jour de voyage, nous arrivons au camp de Neuengamme, situé à 18 km d'Hambourg. C'est un endroit marécageux, excessivement malsain. Nous avons faim, nous avons soif, et nous sommes accablés de fatigue. Le camp est entouré de barbelés électrifiés. De place en place, des miradors avec leurs phares, très puissants, et leurs mitrailleuses. Les Allemands veillent. Nous débarquons donc dans la matinée du 19 juillet. Nous sommes entourés de S.S., bien armés. Il y a aussi de nombreux chiens. Nos 105 camarades, tout nus, épuisés, défilent comme nous devant les SS. Nous pénétrons maintenant dans le camp proprement dit, et passons devant le poste où se trouvent d'autres SS et le chef : le lieutenant Thumann. Celui-ci est déjà responsable de plusieurs milliers de morts...

Tous ricanent et nous narguent au passage. Nos misères vont commencer...

Nous sommes dirigés vers des sous-sols humides. On nous tond la tête à ras. Une gamelle d'eau sale « simili café » nous est distribuée puis nous sommes emmenés aux douches. Il fait nuit. Ce n'est pas l'humanisation qui commence, mais le contraire. Nous sommes nus, accroupis ou les jambes en l'air pendant que des boches nous rasent partout. Ceux qui, jusque là, ont pu sauver leurs alliances ou quelques bijoux sont complètement dépouillés. On nous visite depuis la bouche jusque dans les endroits les plus intimes de notre individu.

De là, nous passons au magasin d'habillement. On nous donne des guenilles, marquées d'une croix jaune. Vêtements de juifs exterminés, sans doute. [...] On nous partage dans les blocks. Avec nous se trouvent des gosses lettons. Ils sont environ une soixantaine, âgés de 8 à 13 ans au plus. Ils sont à la bonne école ! Ces enfants ont été déportés d'un côté, et leurs parents d'un autre. [...]

Au cours de l'après-midi du 20 juillet, les 1200 hommes du « transport » sont rassemblés dans la grande cour centrale du camp. On n'a pas toujours le droit de circuler à cet endroit, chaque block renfermant 5 à 800 hommes, est renfermé de barbelés et possède sa petite cour. Un interprète, André, surnommé le Belge, est chargé de former les Kommandos de travail. Nous ne sommes pas venus à Neuengamme en villégiature ! Cet interprète est gentil envers nous, les Français. Il nous dit qu'à partir de ce jour, nous ne sommes plus des hommes, que nous n'aurons plus de nom et que chacun devra obéir à l'appellation de son numéro. Notre numéro est cousu sur le côté gauche de la veste et sur le côté droit du pantalon.

Je deviens le : 37 399

Continuant sa leçon, l'interprète nous apprend que tout Allemand : Block Führer (chef responsable d'un bâtiment), Kapo (contremaître), Vorarbeiter (chef d'équipe), chef de block et sous-chef, tous ont droit de vie et de mort sur nous. Puis il ajoute que tous ceux qu'il va nommer devront sortir des rangs. Sur les 1200 du « transport », il y a des déportés politiques, des déportés de la résistance et des déportés de droit commun. La liste porte des signes distinctifs pour chaque catégorie et en face de chaque nom. Ce sont une, deux ou trois barres. Les « terroristes » sont désignés par trois barres. Il y a aussi certains d'entre nous qui ont une annotation spéciale en face de leurs noms, comme par exemple « la mer est houleuse », qu'il faut traduire par : « A disparaître de suite ».

Raffinement de cruauté nazie

[La vie au camp – l'appel]

[...] Notre travail doit commencer à 7 heures du matin mais le chef trouve très souvent un prétexte, un lit mal fait par exemple, et c'est le réveil à ... 3 heures ! Le torse nu, nous devons nous rendre au lavabo. Il y a 8 cuvettes pour 500 hommes ! Il faut attendre son tour. On s'habille ensuite puis on fait son lit. La gamelle d'eau sale est distribuée. Le règlement ordonne de manger à deux dans la même gamelle... Bien qu'entre camarades de misère, on met assez longtemps à s'habituer au règlement ! Et c'est l'appel ! Il dure 2 à 3 heures, parfois pendant 4 heures. Nous nous rassemblons dans la grande cour. André, le Belge, forme ses Kommandos et commence à appeler. La fanfare du camp joue. C'est l'appel en musique !...

7 heures sonnent. C'est l'heure du travail. Nous défilons devant les SS. Nous devons les fixer, ne pas baisser les yeux, ne pas balancer les bras, ne pas fermer les poings, marcher au pas, colonne par 5. Chaque Kommando a un lieu de travail assigné.

Nous nous trouvons dans un camp immense. Il y a des tuileries, des briqueteries, des usines d'armes, des fabriques de vedettes rapides, des chantiers de bois, des jardins potagers, des jardins de fleurs. On fait l'élevage des lapins, des oies, des canards, des porcs. Il y a des chenils où les chiens sont beaucoup mieux nourris que nous. Pour messieurs les Allemands, il y a le « pouf », un bâtiment bien « femmé » où sont amenées les femmes les plus belles et les mieux portantes, choisies dans les camps de déportées, et qui finissent...au four crématoire. [...]

Tout est calculé, prévu et au point dans le camp. On a même pensé que des camarades travaillant ensemble peuvent se lier d'amitié et se réconforter les uns les autres aux heures sombres. Pour que cela ne se réalise pas, les « bagnards » changent fréquemment de Block et de Kommando. C'est le raffinement de la cruauté nazie personnifié.

Lorsque midi sonne, le travail cesse. Il reprend à une heure. Pendant cette petite heure, toujours trop courte, les « bagnards » doivent effectuer à pied le chemin qui les sépare du chantier au lieu de distribution de soupe. Il s'agit parfois de plusieurs kilomètres. Arrivés à la soupe, chacun fait la queue avec sa gamelle, ou doit attendre que le copain ait fini pour avoir un récipient et manger à son tour dans une courette en plein soleil. Certains jours la soupe est bouillante. On est 500 à manger et nous sommes en plein mois de juillet. Enfin, il faut refaire le chemin jusqu'au chantier et être à l'heure !... Il n'y a donc aucune minute à perdre. Ceux qui n'ont pu manger au moment où la cloche se fait entendre doivent repartir pour le travail le ventre creux.

[Le travail]

Mon premier travail consiste à faire du terrassement. C'est un travail très dur. Je dois piocher, charger des wagonnets et les pousser des heures entières. J'effectue ainsi environ 20 km par jour, chaussé des fameuses claquettes qui me déforment les pieds et me font atrocement souffrir. Le SS et le Kapo sont là, constamment sur vous. Pour un oui ou pour un non, on reçoit des pierres, des coups de pelle ou la schlague. C'est l'enfer sur terre.

[...]

[Bremen-Farge] Un matin de décembre 1944, il fait très froid. Nous venons d'assister à un très long appel, 6 heures sonnent. C'est notre nouvelle heure de départ pour le travail. Je marche dans la nuit et je bute dans une masse inerte. Pendant l'appel il n'est pas rare de voir des camarades tomber comme des mouches, le froid aidant le manque de force. Je me baisse pour me rendre compte mais juste à ce moment je reçois un violent coup de « gummi » [sorte de tuyau de caoutchouc rempli de fils électriques, possédant une boule de plomb à l'une de ses extrémités] derrière la nuque. Je trébuche et me relève très péniblement, heureusement pour moi... Mon bourreau qui surveillait ma réaction, n'attendait que l'occasion pour me tuer sur place. Je rattrape, comme je peux mes camarades, et gagne avec eux l'embarquement pour le chantier.

[La sélection]

Les alliés avancent, les bombes tombent. Nos gardiens et les chefs ne savent plus où donner de la tête. Ils s'aperçoivent que ça va mal pour eux, et nous en subissons les conséquences. Nous ne sortons plus du camp, le travail est supprimé. Un matin, on rassemble les malades dans la cour. Je suis très fatigué, mais je ne veux pas me présenter. Bien m'en prend encore ce jour-là. Evidemment, c'est un « transport » pour le grand camp de Neuengamme qui se forme. Je sais ce qu'il signifie ...

[L'évacuation]

Quelques jours de tranquillité relative, puis c'est le branle-bas dans le camp. Les interprètes ordonnent de nous munir d'une couverture et de nous rassembler dans la cour.

Nous sommes au début d'avril 1945. Que va-t-il se passer ? Je me le demande avec anxiété. Rassemblés en colonne par 5, nous partons sur la route, à pied bien entendu. Aucune direction précise, aucun but défini. Des SS nous escortent, mitraillette à la main. Il y a aussi des sentinelles de la Wehrmacht. La nuit survient et nous cantonnons dans un champ. Il fait froid, un épais brouillard nous enveloppe. Le lendemain matin, nous reprenons la route, droit devant nous. La nourriture reçue n'a pas été loin. Nous avons touché, pour deux jours, un morceau de pain de 250 g environ, une ration de margarine – ô dérision – de 7 grammes ! soit une demi-livre pour 35 hommes, et 2 pommes de terre cuites à l'eau. Au premier arrêt, il ne restait plus rien. Le soir, à la nuit tombante, nous arrivons dans un moulin. Les SS nous donnent l'ordre de coucher dans les greniers. A mon tour, je grimpe à l'échelle. J'arrive au sommet pour recevoir un violent coup de cravache sur la tête. (J'ignore encore pourquoi). Je tombe comme une masse, me relève comme je peux, pas d'abattis de cassés, et je remonte, en souffrant encore un peu plus. Cette fois, je suis réellement fatigué, plutôt épuisé. Mais au lieu de dormir, je cherche des graines sous la paille. Je remplis ainsi mes poches de grains d'orge et de seigle et j'en mange autant que je peux sans me préoccuper des crottes de rats ou autres... Il faut y avoir passé et quand on a bien faim ! Il ne fait pas encore jour quand l'Allemand crie : Aufstehen ! Il faut se lever et descendre du grenier. Je me souviens du coup de cravache de la veille, donné par le SS qui nous escorte, et je change de colonne, en douce.

Le jour se lève quand nous sommes rassemblés dans la cour du moulin. Je me trouve à côté d'un grand gaillard brun, que je ne connais pas, et qui m'adresse la parole : D'où es-tu, toi, vieux ?

- Je suis du Cher.

- De quel coin ?

- Sancerre.

- Tiens, à Sancerre, je connais un copain qui s'occupait de la résistance. Je lui servais d'agent de liaison avec Paris. Borocowich, le connais-tu ?

- C'est moi.

- Sans blague ! Tu as drôlement changé !

C'était un agent de liaison de « Vengeance ». Nous continuons la route ensemble, jusqu'au moment où mes forces me trahissent. Je n'en peux plus. Je veux abandonner la lutte, advienne que pourra. Mon camarade m'empêche de m'arrêter. Tu es trop près du but pour te faire tuer, allons viens, me dit-il. Les SS nous suivent, en effet, prêts à faire feu sur les traînants.

J'abandonne. Je reste en arrière. Mes jambes ne peuvent plus avancer. Je suis prêt à tomber sur la route quand une sentinelle allemande se trouvant en fin de colonne, un homme d'une cinquantaine d'années, me met le canon de son fusil dans le dos et me pousse. Il agit en se cachant du SS qui suit à distance. Je n'en crois pas mes oreilles. L'Allemand me parle en français : « Monsieur, j'ai été prisonnier à Lyon pendant la guerre 14-18, et j'étais très bien. La guerre est bientôt finie, encore deux semaines. Vous retournerez chez vous, vous reverrez votre dame et votre famille. Ne restez pas là, car le SS va vous tuer. » [...]

Un tracteur arrive avec une remorque à 4 roues. La sentinelle lui fait signe de s'arrêter. Nous montons dans la remorque au prix de bien des difficultés et le tracteur démarre. [...] Nous arrivons dans une gare où un spectacle affreux s'offre à mes yeux. Plusieurs trains de marchandises sont là. Des wagons sont remplis de cadavres. Une odeur de mort se dégage. Pauvres compagnons d'infortune. Nous apprenons que ce sont des trains d'évacués « rayés », hommes des « transports » partis de leur camp depuis 10 à 15 jours, qui ne savent plus où se diriger en présence de l'avance des alliés. Ces malheureux n'ont pas de vivres. Ils sont à deux doigts de la mort. Les SS obligent les survivants du convoi, de ce charnier ambulante plutôt, à décharger les cadavres. Des Allemands, hommes, femmes et enfants, assistent, impassibles, au spectacle. [...]

[Sandbostel] On entend le bruit du canon au loin... La santé n'est pas brillante. Un après-midi, un ordre : tous les Français valides, rassemblement devant le magasin aux vivres. Ce rassemblement est significatif. Les valides reprendront la route, les autres ... les « inaptés » prendront le chemin du ... four. Je tente ma chance et m'avance...

Lorsque le boche m'aperçoit il me décoche un violent coup de schlague qui m'expédie à terre. Il a jugé mon état ! Je suis bon pour le « crématoire ». Je me résigne et j'attends mon tour... A la tombée de la nuit, une révolte éclate parmi nous. Des milliers de camarades que le bruit du canon encourage, prennent d'assaut le magasin aux vivres. La bataille est rude. Elle se poursuit toute la nuit. Blessés et morts sont très nombreux mais les « rayés » finissent par avoir le dessus. Les SS sont désarmés. Première revanche ! Le lendemain, les

officiers PG voisins, viennent de notre côté et s'entretiennent avec les SS du camp, nos prisonniers ! Ils prennent bientôt notre direction.

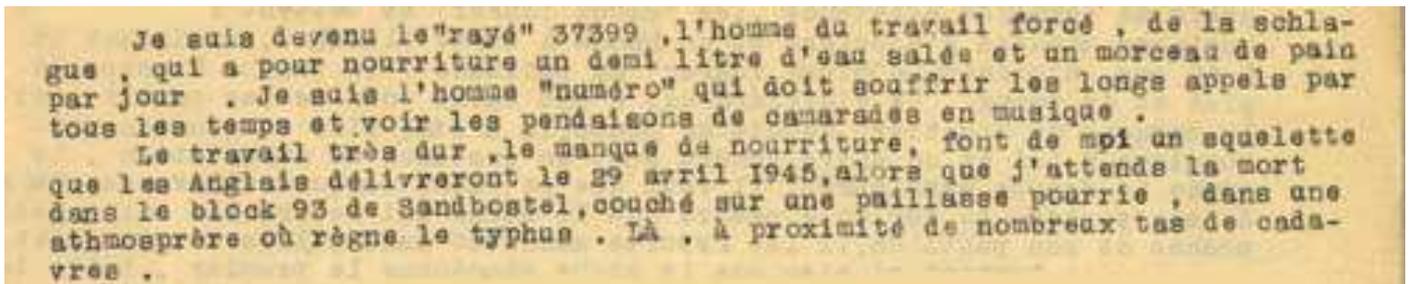
Je suis envoyé dans un baraquement servant d'infirmerie, le block 93. [...] Des P.G. nous apportent des vivres. Ils sont horrifiés par les tas de cadavres qui jonchent le sol çà et là. [...]

Sources :

- Témoignage de Georges Borocowitch interviewé par un journaliste de « *La Nouvelle République* » : « *Récit de Monsieur Georges Borocowitch sur ses actions de résistant dans le Sancerrois...* » non daté. Extraits. AMRDC 1183 (*Dossier Vengeance*)

- Témoignage de Georges Borocowitch remis à sa voisine, Mme Geneviève Cloizeau. Extrait. AD18 - J 2992

Document annexe :



Je suis devenu le "rayé" 37399 , l'homme du travail forcé , de la schlague , qui a pour nourriture un demi litre d'eau salée et un morceau de pain par jour . Je suis l'homme "numéro" qui doit souffrir les longs appels par tous les temps et voir les pendaisons de camarades en musique .
Le travail très dur , le manque de nourriture , font de moi un squelette que les Anglais délivreront le 29 avril 1945, alors que j'attends la mort dans le block 93 de Sandbostel, couché sur une paille pourrie , dans une atmosphère où règne le typhus . Là , à proximité de nombreux tas de cadavres .

AD 18 – J 2992